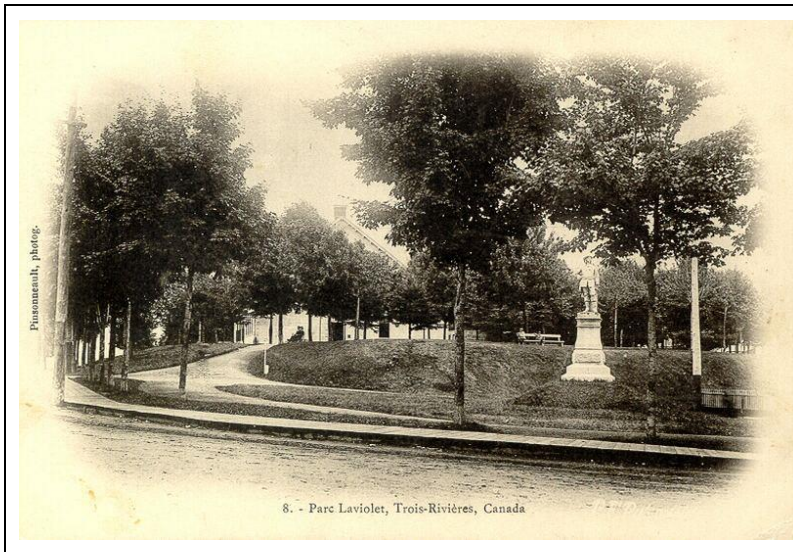


LES COULISSES DU MONUMENT À LA VIOLETTE À TROIS-RIVIÈRES

Yannick GENDRON

Introduction

Le 15 juillet 1934, après deux jours de célébration, de défilés de citoyens en costume d'époque et de discours de dignitaires et de politiciens, le monument à La Violette, plus grand inconnu de l'histoire trifluvienne, est enfin dévoilé, sans grande surprise : la presse avait couvert le processus de long en large, de sa conception à sa réalisation, jusqu'à poindre le nez dans les ateliers des sculpteurs. Car on inscrit dans ce monument commémoratif l'état d'esprit des Triflubiens pris entre la crise économique et le désir de commémoration, la soif de reconnaissance et la recherche identitaire. L'histoire du monument à La Violette est celle d'un compromis entre le conservatisme des hommes nés au XIX^e siècle et le progressisme de la jeunesse du XX^e siècle qui réclame une plus grande place dans l'espace public.



Statue de La Violette dans le parc du même nom, c. 1910.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Collection Magella Bureau, P547S1SS1SSS1D697P042R

Depuis la fin du XIX^e siècle, on assiste à une véritable *statuomania* dédiée aux héros de la Nouvelle-France. « Le culte de l'histoire et des héros se développe en effet progressivement après 1850, selon l'historien Denis Martin, sous la forme d'une véritable religion civile, où la représentation joue un rôle de premier plan »¹. Rappelons que Trois-Rivières est, en 1886, la première grande ville de la vallée du Saint-Laurent à

¹ Dominique-Valérie Malack, *Identités, mémoires et constructions nationales. La commémoration extérieure à Québec, 1889-2001*, Québec, Université Laval, Thèse de doctorat, 2003, p. 35.

commémorer son fondateur par une statue. Le 250^e anniversaire de Trois-Rivières est en effet souligné par une œuvre plein pied de La Violette qui domine le Platon jusqu'en 1919, année de sa démolition. L'imminence d'un 300^e anniversaire ouvre la voie, dans les milieux intellectuels, aux réminiscences et à la réflexion sur un nouveau monument commémoratif.

Nous explorerons, dans les prochaines pages, les démarches ayant mené à l'élaboration du monument à La Violette, le débat entourant sa nature et ses retombées concrètes pour la communauté trifluvienne. Lançons-nous dans les coulisses de la création du monument le plus controversé du Tricentenaire.

Un lieu consensuel

Les monuments sont des repères mémoriels issus de la volonté populaire supportée par le pouvoir politique. Ils sont non seulement porteurs de mémoires, mais aussi représentatifs des valeurs et des aspirations contemporaines de leurs producteurs².

On doit à la Société d'histoire régionale de Trois-Rivières, créée en 1926, l'idée d'ériger un nouveau monument au « fondateur » de Trois-Rivières, Monsieur de La Violette. À la mi-avril 1930, l'organisme propose aux édiles trifluviens d'obtenir, auprès du gouvernement fédéral, une partie du Platon, en périphérie immédiate du bureau de poste, « afin d'y élever un monument au sieur de Laviolette » pour le tricentenaire³. Une entente intervient entre le ministère des Travaux publics et la ville dès l'automne 1930. On autorise la ville à installer le nouveau monument entre l'édifice fédéral, l'actuel bureau de poste, et la terrasse Turcotte. En contrepartie, le fédéral impose quelques conditions : les plans devront être soumis et approuvés par le ministère des Travaux publics fédéral, la ville devra veiller au bon état du monument et le gouvernement fédéral conservera l'option de récupérer le terrain pour son propre usage⁴. Notons qu'on situe traditionnellement le premier bourg trifluvien à cet endroit, sur le Platon, ce plateau autrefois surélevé, qui permettait une vigie tant sur terre que sur mer. De ce noyau se serait développée la cité trifluvienne.

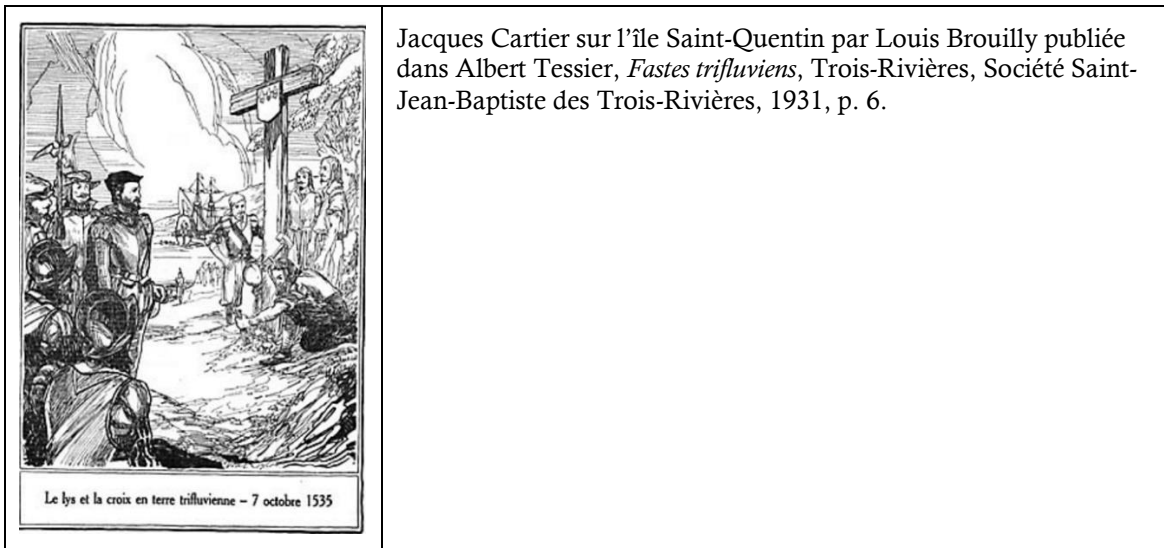
À cette époque, il demeure l'idée, chez une frange d'amateurs d'histoire, que Jacques Cartier a pris possession de Trois-Rivières en 1535, en faisant planter une croix sur l'île Saint-Quentin. En guise de commémoration, le geste conséquent à réitérer serait donc de « renouveler le geste de prise de possession par Jacques Cartier au nom de la France

² D. Malack, *op. cit.*, p. 4.

³ « L'histoire régionale trifluvienne », *Le Devoir*, 14 avril 1930, p. 3.

⁴ Lettres du Ministère des Travaux publics à Arthur Béliveau, greffier de la Ville de Trois-Rivières, du 27 octobre 1930, Archives de la Ville de Trois-Rivières.

et de la civilisation chrétienne, de notre terre trifluvienne »⁵. La Violette ainsi évacuée, Trois-Rivières pourrait ajouter un centenaire au compteur et revendiquer le titre de la plus ancienne ville au Canada. Cette idée, qui ne tient pas compte de la présence ou de la fréquentation autochtone avant le XVI^e siècle, est accueillie froidement dans la population et le choix s'oriente plutôt vers un monument au « fondateur ».



Jacques Cartier sur l'île Saint-Quentin par Louis Brouilly publiée dans Albert Tessier, *Fastes trifluviens*, Trois-Rivières, Société Saint-Jean-Baptiste des Trois-Rivières, 1931, p. 6.

Une partie des Trifluviens réfute l'idée d'une simple statue compte tenu de la lassitude de leurs concitoyens devant l'ancienne œuvre de Louis-Philippe Hébert, détruite en 1919. Ils privilégient, dans ces circonstances, un monument emblématique : « [Devant] un mémorial symbolique dans le genre de celui que nous proposons, on s'arrêtera à réfléchir, à feuilleter l'histoire, comme aux vieux-pays, l'on étudie les "missels de pierre" que sont les cathédrales du moyen-âge »⁶. Au lieu de célébrer le fondateur, un unique homme, on suggère plutôt un hymne aux 300 dernières années, moins une célébration des modestes débuts que l'aboutissement de travail et d'efforts tricentenaire.

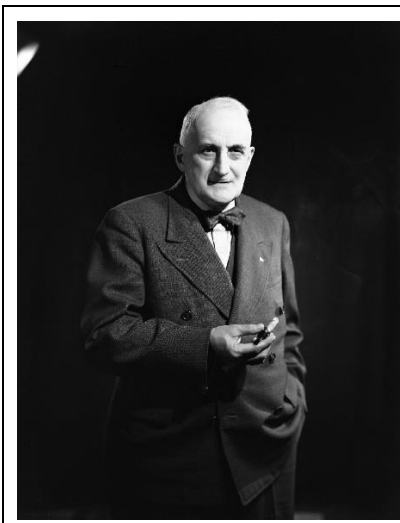
Si le site d'érection est convenu rapidement, la nature du monument entraîne davantage de débats entre 1930 et 1934. Seule constante, la firme des architectes Ulric J. Asselin et Ernest L. Denoncourt⁷ impliquée dès le départ dans l'aménagement du

⁵ Paul Hertel, « Monument? », *Le Bien public*, 24 mars 1932, p. 3.

⁶ Idem.

⁷ Ernest Lefebvre Denoncourt naît à Trois-Rivières le 18 janvier 1888. Il fait ses études classiques au Séminaire de Trois-Rivières et de Nicolet avant de poursuivre une formation d'architecture à l'École polytechnique de Montréal en 1913. Ernest L. Denoncourt œuvre au sein de différents bureaux d'architectes, puis à titre d'architecte principal de son propre bureau. Il laisse sa marque dans le paysage

site qui deviendra le nouveau parc du Platon. Ainsi, en novembre 1930, elle fournit au conseil municipal « des données concrètes sur la façon dont pourrait être aménagé l'espace libre entre le Bureau de poste et la promenade du boulevard »⁸. Cet espace a déjà été un parc : le jardin Laviolette, un espace vert aménagé autour des édifices de la douane et du bureau de postes en 1882, qui devient, dans l'usage courant, le parc du Platon, où se trouve le La Violette de Louis-Philippe Hébert. L'incendie de 1908 aura pour conséquence le réaménagement des lieux et le mobilier urbain cèdera éventuellement sa place aux monuments : le cairn sur lequel on rappellera le fort de Trois-Rivières en 1923, puis celui à La Violette en 1934⁹.



L'architecte Ernest Denoncourt en 1954. Photo Gaby. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, fonds Gabriel Desmarais, P795S1D1990.

Reste à savoir quelle forme devrait prendre le futur monument. *Le Nouvelliste* du 19 mars 1932 nous apprend que le conseil municipal a voté 200 \$ pour la Société d'histoire régionale des Trois-Rivières qui peut ainsi consulter des artistes et des sculpteurs pour « le projet d'érection d'un monument en l'honneur du fondateur de notre ville, le Sieur de Laviolette »¹⁰. C'est justement l'objet et la nature du monument qui ne font pas l'unanimité dans les cercles intellectuels. Le débat fait rage au sein même de la Société d'histoire régionale de Trois-Rivières et prend comme théâtre *Le Bien public*,

institutionnel trifluvien et des environs. On lui doit, entre autres, le Collège Laflèche (1938-39) et l'Hôpital Cooke (1943). En 1948, il s'associe avec son fils Maurice au sein d'une firme où il termine sa carrière. Il décède à Trois-Rivières le 3 août 1972. « Denoncourt, Ernest L. », *Répertoire du patrimoine culturel québécois*, patrimoine-culturel.gouv.qc.ca, site consulté le 20 septembre 2021.

⁸ « Projet de monument Laviolette », *Le Bien public*, 20 novembre 1930, p. 3.

⁹ Société de conservation et d'animation du patrimoine, « Les parcs et lieux publics de Trois-Rivières, XVIIe-XXe siècles », *Patrimoine trifluvien*, no 6 (mai 1996), p. 4.

¹⁰ « Les artistes que l'on va consulter sur le choix d'un monument au M. de Laviolette », *Le Nouvelliste*, 19 mars 1932, p. 11.

hebdomadaire catholique trifluvien fondé par l'évêque de Trois-Rivières, Mgr François-Xavier Cloutier, en 1908 et sous son influence directe jusqu'en 1933. Il oppose le jeune prêtre Albert Tessier (1895-1975)¹¹ et le chanoine Henri Vallée (1875-1957)¹² tous deux membres fondateurs de la Société, respectivement vice-président et secrétaire-général.



Le parc du Platon en 1905.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, collection Magella Bureau, P547S1SS1SSS1D697.

Deux conceptions s'opposent. Celle de Tessier, qui privilégie un monument symbolique « synthétisant en quelque sorte, dans la pierre ou le bronze, les trois siècles

¹¹ Albert Tessier est un éducateur, prêtre, historien et cinéaste né à Sainte-Anne-de-la-Pérade le 6 mars 1895. Il fréquente d'abord le collège commercial des frères du Sacré-Cœur à Sainte-Anne-de-la-Pérade puis entreprend des études classiques au Séminaire de Trois-Rivières avant de fréquenter le grand Séminaire et d'être ordonné prêtre le 29 juin 1920. Après quatre ans d'études à Rome, il entreprend l'enseignement au Séminaire de Trois-Rivières. Il est l'un des fondateurs de la Société d'histoire régionale de Trois-Rivières en 1926. Tessier lance la collection des *Pages trifluviennes*, des monographies dédiées à l'histoire régionale en 1932, dans laquelle il publie lui-même *Trois-Rivières, quatre siècles d'histoire, 1535-1935*. Tessier est reconnu comme un pionnier du cinéma québécois. Il décède à Trois-Rivières, le 13 septembre 1976. (Trois-Rivières, Le Nouvelliste, Les Pages Trifluviennes (Série A, no 17), 1934, 167 p.). (« Albert Tessier », *Quebec history*, faculty.marianopolis.edu/c.belanger/quebechistory/encyclopedia/AlbertTessier.htm, page consultée le 2 mai 2021).

¹² Henri Vallée est un prêtre et éducateur né à Sainte-Anne-de-la-Pérade en 1875. Il fait son vicariat à la Cathédrale trifluvienne (1906-1914) où il est reconnu pour son éloquence et ses talents de confesseurs : « un nombre considérable de pénitents, parmi lesquels nous reconnaissons les professionnels et les personnages les plus influents de la ville ». Il est le principal de l'École normale des Ursulines pendant 27 ans (1926-1953). Outre deux ouvrages publiés, dont l'un dans la série les *Pages trifluviennes*, on reconnaît parmi ses principaux faits d'armes, le sauvetage partiel des œuvres et objets du culte de l'église paroissiale de 1710 en flamme lors du grand incendie du 22 juin 1908. Il meurt à Pointe-du-Lac le 23 septembre 1957. (« Un prêtre éducateur de grand mérite », *Le Bien public*, 27 septembre 1957, p. 1)

de la vie trifluvienne »¹³ et qui glorifierait collectivement les Trifluviens, et celle de Vallée, qui souhaite une statue au fondateur. Ce dernier souligne qu'un tricentenaire de fondation, ne pourrait être signifiant en l'absence du fondateur. Tessier peste : « Le sieur De Laviolette a fondé Trois-Rivières? Paille que tout cela »¹⁴. Henri Vallée ne reconnaît pas l'aspect identitaire de la proposition de Tessier et en dénonce le narcissisme, écorchant au passage l'érection récente de l'édifice Aneau (1929) : « Grand Dieu! quel monument pourra donc rendre la synthèse d'une pareille glorification? Je ne vois pas d'autre forme à lui donner que celle de cette grosse boîte à dix compartiments qu'est l'édifice Aneau, et qui peut être, dans son genre, le symbole d'une ville déjà arrivée et satisfaite »¹⁵. L'un veut faire du monument commémoratif une référence identitaire agissant comme un tremplin pour les futures générations; l'autre, une leçon d'humilité suffisante pour maintenir l'ordre et les forces dominantes en place.



Albert Tessier, 1938. Photo Dupras & Colas. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, P1000S4D83PT0031.

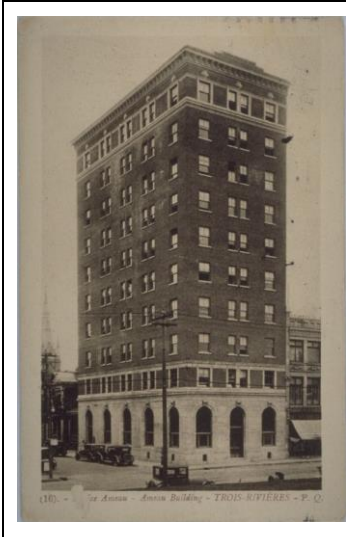
Tessier et Vallée fourbissent les armes pour un second round dans *Le Bien public* du 17 mars 1932. Cette fois-ci, c'est Tessier qui ouvre les hostilités et oppose une armée de valeureux Trifluviens au légendaire La Violette : Jean Nicolet (1598-1642), Pierre-Esprit Radisson (1636-1710), Médart Chouart Des Groseillers (1618-1696) ou Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye (1685-1749) « et tant d'autres Trifluviens, à faire pénétrer toujours plus loin à travers le pays américain l'emprise civilisatrice des

¹³ Henri Vallée, « Monument ou Statue? », *Le Bien public*, 15 mars 1932, p. 3.

¹⁴ Idem.

¹⁵ Idem.

Blancs »¹⁶. Car, qu'on soit pour ou contre un monument à La Violette, il est convenu, à l'époque, que l'arrivée des Français bien catholiques, constitue une bénédiction pour une Amérique sans culture, ni religion.



L'édifice Aneau, construit en 1929, est le premier gratte-ciel trifluvien. L'immeuble de dix étages conçu par les architectes Asselin et Denoncourt, rappelle le nom de Séverin Aneau (1620-1715), le premier notaire trifluvien.

Édifice Aneau, vers 1929. Photo A. Héroux. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, cartes postales, 000263104.

Une prémonition, compte tenu du monument dédié aux découvreurs trifluviens qui sera érigé en 1934? Plutôt, une proposition durable et une vision de l'histoire rythmée par les héros français et qui nous apparaît bien limitée aujourd'hui, mais qui est alors défendue par la plupart des historiens. Si Vallée entretient l'héroïsation de La Violette, Tessier ne ménage pas les coups pour le faire chuter de son piédestal. Il faut dire que le jeune prêtre n'est pas particulièrement admiratif du « fondateur », ni convaincu de la pérennité de ses actions : « [...] n'exagérons pas son rôle ». Et ainsi, il rappelle la présence autochtone antérieure à 1634 et les échanges qui s'y faisaient depuis fort longtemps avant d'y ériger une palissade. « Aussi, conclut-il, nous aurions grand tort de donner à cette venue de Laviolette sur notre terre la portée dramatique d'une découverte ou d'une solennelle prise de possession! »¹⁷. Tessier affirme avoir mené ses propres recherches à Paris, puis avec l'appui d'un correspondant dans le reste de la France « toujours avec des résultats négatifs »¹⁸. Est-ce à dire que Tessier remet en question la « fondation » du 4 juillet 1634? Il cherche surtout à dévier l'attention portée à La Violette en élargissant le spectre des méritants¹⁹. L'un et l'autre ayant présenté

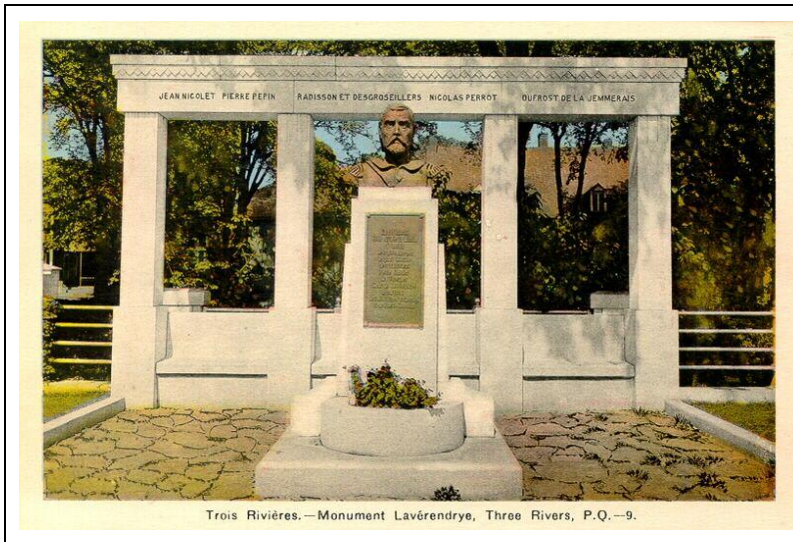
¹⁶ Albert Tessier, « Monument ou Statue? », *Le Bien public*, 17 mars 1932, p. 3.

¹⁷ Idem.

¹⁸ Idem.

¹⁹ Dans son ouvrage, *Les Trois-Rivières, quatre siècles d'histoire, 1535-1935*, Tessier se rallie au récit dominant sur la fondation de Trois-Rivières, mais évite habilement d'accoler le titre d'un fondateur

leurs arguments, les esprits se refroidissent finalement. Le président de la Société d'histoire régionale des Trois-Rivières, Arthur Béliveau, voit tout de même d'un bon œil la polémique au sujet du monument. Ceci étant dit, il s'en remet sagement au Conseil municipal qui, au bout du compte, « doit assumer les frais d'érection de ce monument »²⁰. En effet, on apprend que le budget pour ce « memorial » serait de 5 000 \$: un projet d'envergure!²¹ C'est l'équivalent de 100 000 \$ aujourd'hui, et ce, en pleine crise économique.



Le monument aux découvreurs, vers 1940. Œuvre d'Ernest L.-Denoncourt, Léonce et Jean-Jacques Cuvelier.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, collection Magella Bureau,

Le débat se transporte dans la société civile. Les arguments de Tessier et de Vallée sont repris par les tenants d'un monument dédié aux Trifluviens et les partisans d'une statue au « fondateur ». Armour Landry (1905-1994), qui gravite dans l'entourage de Tessier, s'exprime sur le sujet dans *Le Bien public* du 29 mars 1932. Il voit dans la représentation statuaire de La Violette une œuvre populaire, alors qu'un monument symbolique risquerait de n'être que « compris par quelques artistes et une poignée de l'élite [...] »²². Un autre observateur range les adeptes d'une statue parmi les nostalgiques, sans représentation physique de La Violette depuis 1919, année de la démolition de l'œuvre plein pied de Louis-Philippe Hébert : « Ce sont probablement des Trifluviens de vieille souche, que la vue d'un monument à Laviolette comblerait de satisfaction; ils aiment

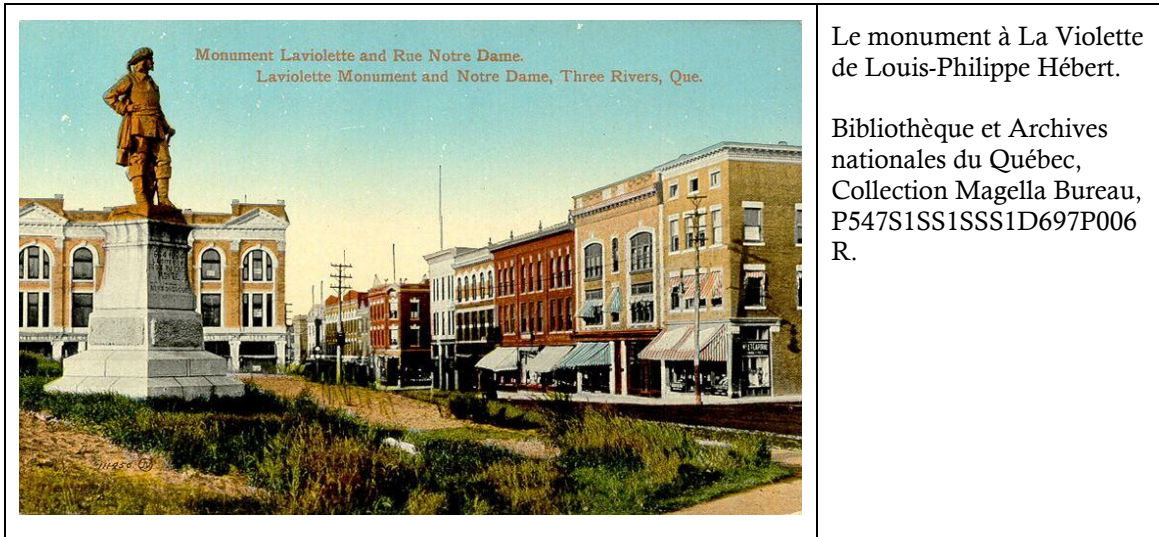
unique à La Violette. Albert Tessier, *Les Trois-Rivières, quatre siècles d'histoire, 1535-1935*, Trois-Rivières, Le Nouvelliste, coll. « Les pages trifluviennes », 1935, p. 39-40.

²⁰ « La polémique au sujet du monument à M. de Laviolette est utile, dit M. A. Béliveau », *Le Nouvelliste*, 25 mars 1932, p. 3.

²¹ « Le Dr C.-N. De Blois présente, des suggestions éminemment pratiques pour les fêtes du tricentenaire », *Le Nouvelliste*, 31 octobre 1932, p. 3.

²² « Le concours d'histoire locale. Boite aux questions », *Le Bien public*, 29 mars 1932, p. 1.

tendrement leur petite patrie, mais je crois qu'ils manquent un peu d'enthousiasme, ils manquent d'ambition, leur largeur de vue ne semble pas dépasser le "troisième" coteau »²³. Or, le projet est sur le point de connaître un tournant qui mettra fin au débat. Il est dorénavant question de faire plus d'un monument.



Le monument à La Violette de Louis-Philippe Hébert.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Collection Magella Bureau, P547S1SS1SSS1D697P006 R.

L'abbé Vallée se rallie néanmoins à l'idée d'un monoptère, c'est-à-dire d'un monument composé d'une seule rangée où La Violette trônerait en son centre; formule qui sera plutôt retenu pour le monument aux découvreurs sur la terrasse Turcotte. On envisage un monument à rallonge qui pourrait être bonifié au quatrième centenaire, en 2034, pour y intégrer ceux et celles qui ont marqué le dernier siècle. En cette période de disette, les idées affluent mais ce sont les ressources qui pourraient freiner les ambitions. « Si la crise aigüe que nous subissons doit durer, souligne Albert Tessier, l'élément finance jouera un rôle capital dans l'organisation des fêtes de 1934 »²⁴. Il énumère alors les caractéristiques d'un monument qui permettraient d'éviter « un déboursé énorme » : « [il] sera nécessairement de dimensions modérées, autrement il paraîtrait lourd et disgracieux au milieu du petit parc où il s'élèvera. Il pourra ensuite être construit en granit, matériel d'un prix abordable qui, avec bien d'autres qualités,

²³ « Notre troisième centenaire. Nos fêtes », *Le Bien public*, 7 avril 1932, p. 3. Armour Landry est un photographe, historien et journaliste né à Drummondville le 9 février 1905. Après des études américaines en histoire, il s'installe à Trois-Rivières en 1929 et intègre l'entourage d'Albert Tessier, pour lequel il collabore aux *Pages trifluviennes* et au *Bien public*. Il s'implique activement à la mise en tourisme des fêtes du 300^e anniversaire de Trois-Rivières, notamment avec la mise sur pied du Syndicat d'initiative. Il poursuit sa carrière à Montréal, mais demeure impliqué en Mauricie. Rémi Tourangeau, *Trois-Rivières en liesse. Aperçu historique des fêtes du tricentenaire*, Trois-Rivières, Éditions CEDOLEQ; Joliette, Éditions Pleins Bords, 1984, p. 100-101.

²⁴ Albert Tessier, « Un monument pour 1934 », *Le Bien public*, 20 septembre 1932, p. 1.

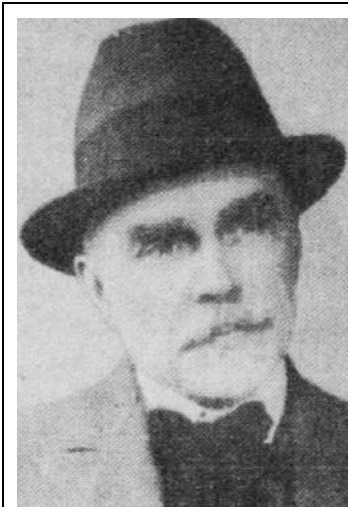
a l'avantage d'être une pierre de chez nous! Le bronze n'entrerait en ligne de compte que pour le buste de Laviolette et pour quelques bas-reliefs »²⁵. Nous sommes en septembre 1932. Moins de deux ans plus tard, ces prédictions s'avèreront parfaitement justes. Tessier n'en abandonne pas moins l'idée d'un monument identitaire, qui rend hommage aux Trifluviens en tant que collectivité. D'ailleurs, elle connaîtra un développement inattendu.

De la conception à la réalisation

Le projet de monument prend véritablement son envol au début de 1934. L'architecte Ernest L. Denoncourt signe un premier croquis du monument au début de février 1934. Près de deux ans se sont écoulés depuis les premières discussions entre la Société d'histoire régionale de Trois-Rivières et le conseil municipal. Il s'agit d'un monument, dédié à La Violette, qui trônera dans le parc du Platon. L'esquisse de l'architecte est accompagnée de notes qui révèlent les mêmes proportions et configurations que le monument actuel. On peut y apprécier un croquis préliminaire du bas-relief où seulement deux personnages sont debout, face à face, l'un autochtone, l'autre européen. Est-ce Capitanal et La Violette? Les annotations qui l'accompagnent, sur papier entête du bureau du président du Comité des Fêtes du troisième centenaire des Trois-Rivières (1634-1934), nous font croire qu'il s'agit d'informations consignées par Louis D. Durand lui-même²⁶.

²⁵ Idem.

²⁶ Archives du Séminaire de Trois-Rivières, fonds du tricentenaire, FN-0561-2-22. Louis-Delavoie Durand (1888-1965) est né à Trois-Rivières le 29 décembre 1888. Il fréquente le Séminaire de Trois-Rivières avant de poursuivre ses études à l'île du Prince-Édouard. Il fait son droit à l'Université Laval à Montréal et poursuit parallèlement une carrière de journaliste au tout nouveau *Devoir*. Admis au barreau en 1915, Louis-D. Durand revient pratiquer le droit à Trois-Rivières, notamment auprès d'un certain Maurice L. Duplessis. Il poursuit sa carrière journalistique dans la presse catholique et de conférencier en histoire. Il suit le courant de recherche historique mené par Albert Tessier au début des années 1930. Lorsque vient le moment d'organiser les fêtes, il en est porté à la présidence par ses concitoyens. En 1934, Durand est victime d'un accident qui mettra un terme à sa carrière d'avocat. Néanmoins, il tente de faire le saut en politique aux élections fédérales sous deux bannières différentes en 1930 et en 1935. Il brigue aussi, sans succès, la mairie de Trois-Rivières en 1937. Il se dédie désormais à l'étude de l'histoire et signe deux ouvrages. À la fin de sa vie, il poursuivait des études historiques sur le barreau de Trois-Rivières. Il décède au Sanatorium Cooke de Trois-Rivières le 12 janvier 1965 à l'âge de 76 ans. (« Louis-Delavoie Durand », faculty.marianopolis.edu/c.belanger/quebechistory/encyclopedia/LouisDurandRB.htm, page consultée le 2 mai 2021)



L'artiste Léonce Cuvelier, 1936. Photo *La Presse*, édition du 11 janvier 1936.

Entre en scène Léonce Cuvelier²⁷, artiste d'origine française connu pour ses talents de décorateur à Paris, à New York, puis à Montréal à partir de 1911. Installé à Trois-Rivières depuis peu, on lui demande de produire une perspective réaliste de l'éventuel monument, assurément à partir du croquis de Denoncourt car il en reprend pratiquement tous les éléments, à l'exception près des détails du bas-relief, et l'ajout de verdure au bas de chacun des quatre escaliers qui entourent le monument. Notons qu'il avait été sollicité, un an auparavant, alors qu'il résidait toujours à Montréal, pour proposer des perspectives réalistes d'aménagement des terrains de l'Exposition pour y tenir les festivités du 300^e anniversaire²⁸. Ce projet sera sans suite. Néanmoins, il fait sans doute forte impression car on l'interpelle pour le legs monumental du tricentenaire. Dans ce projet, Cuvelier s'adjoint les services de son fils, Jean-Jacques, qui vient de décrocher le premier prix de sculpture de l'École des Beaux-Arts de

²⁷ Léonce Cuvelier est né à Paris le 7 août 1874. Il s'engage dans l'armée le 30 septembre 1892. Il y fait carrière jusqu'en 1900, alors qu'il rejoint la réserve de l'armée de mer. Il entreprend une série d'allers-retours entre la France et l'Amérique où il vit de petits boulots puis se familiarise avec le métier de décorateur de théâtre. Il s'installe à New York et poursuit une formation en dessin technique à l'Université Columbia, sur la recommandation d'Ernest Gros, réputé décorateur qui le prendra dans son studio. C'est probablement dans cette foulée qu'il dépose un brevet pour un sèche-cheveux (*Official Gazette of the United States Patent Office*, volume 110, 31 mai 1904, p. 1342). Il rentre à Paris en 1908 où il travaille pour les plus grands théâtres. Cuvelier épouse Alberine Jondot et s'installe au Canada en juillet 1910. De cette union naissent quatre enfants : Léonce A. (7 juin 1909-30 avril 1945), France-Marie-Louise (30 janvier 1911-?), Titus-Charles (15 juillet 1913-?) et Jean-Jacques (30 mai 1912-?). Il poursuit sa carrière de décorateur aux Théâtre National des Nouveautés et au Théâtre Impérial pendant 8 ans, puis passe à l'enseignement pendant deux ans. Après son séjour à Trois-Rivières, il s'installe à Québec. Il décède à Pont-Rouge le 5 octobre 1959 à l'âge de 85 ans.

²⁸ « M. l'abbé Tessier présente le rapport des activités du comité d'initiative du tricentenaire », *Le Nouvelliste*, 27 février 1933, p. 3.

Montréal. Les deux artistes oeuvrent à l'abri des regards (ou presque) dans un atelier de fortune fourni par l'architecte Denoncourt.



Jean-Jacques Cuvelier, 1934. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, fonds La Presse, Photo La Presse, P833S1D335.

Le comité du tricentenaire fait finalement connaître ses intentions. Le conseil municipal adopte les plans de trois monuments le 14 mai 1934 : l'un pour La Violette dans le parc du Platon, un autre pour les découvreurs sur la Terrasse Turcotte et un dernier pour rendre hommage à l'historien Benjamin-Sulte, tous trois fruits de la collaboration d'Ernest L. Denoncourt et des deux Cuveliers²⁹. Fait moins connu, Léonce Cuvelier est aussi le concepteur de la Porte du souvenir, un monument éphémère du Tricentenaire à l'entrée ouest de la ville.³⁰

²⁹ « Trois monuments aux Trois-Rivières », *Le Devoir*, 15 mai 1934, p. 2.

³⁰ « Une école de dessin ouverte par M. Cuvelier », *Le Nouvelliste*, 25 octobre 1935, p. 10



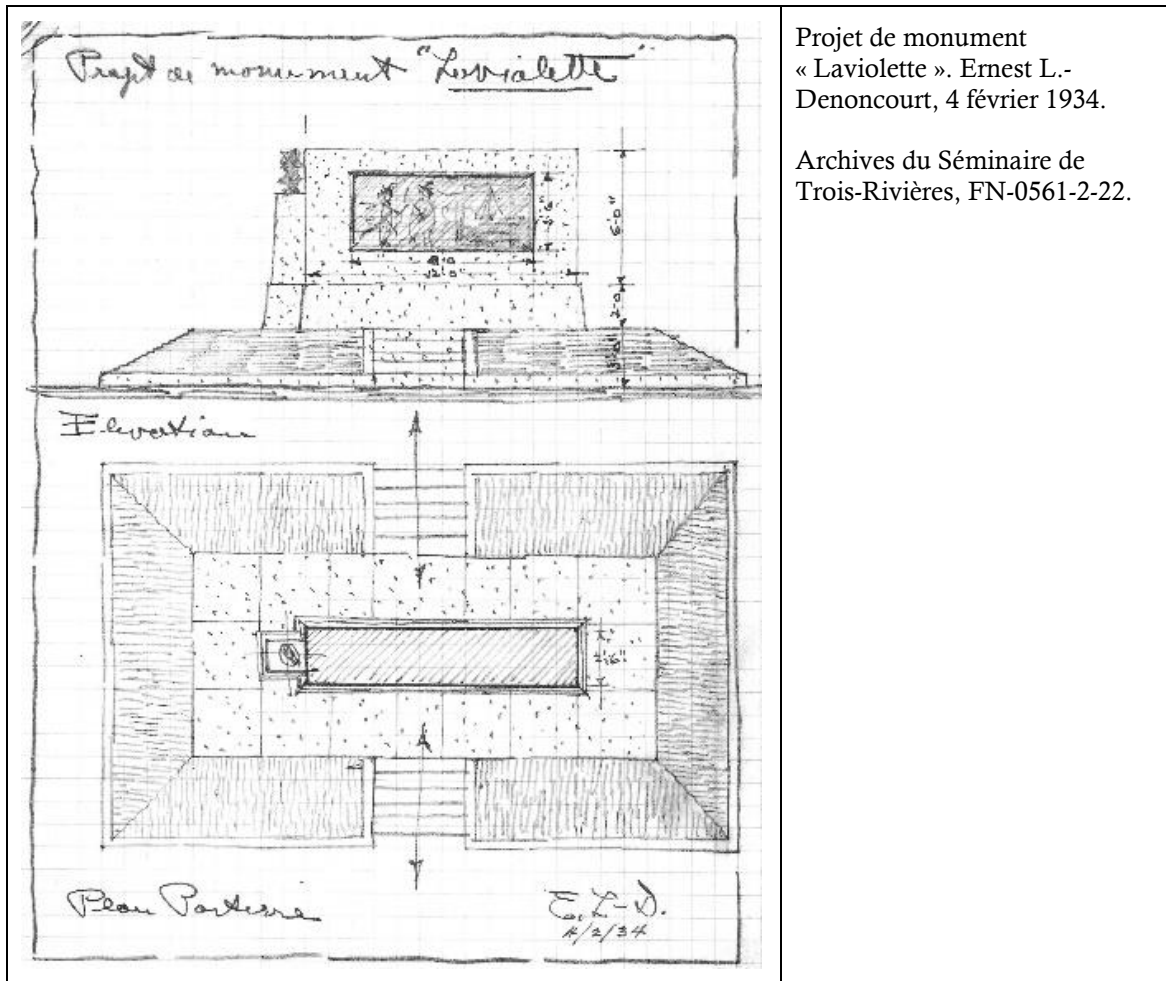
La porte du souvenir, 1934.
Photo Photogelatine
Engraving Cp. Ltd.

Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, cartes
postales, 0002634424.

On présente les détails du monument à La Violette à la presse au début de juin. Il s'agit d'un monument conçu par Léonce Cuvelier et Ernest Denoncourt dont les travaux en bronze, c'est-à-dire le buste et les bas-reliefs, sont façonnés par son fils, Jean-Jacques, d'à peine 22 ans. Le corps du monument est un monolithe de 14 pieds de longueur, par 9 pieds de hauteurs, d'une largeur de 30 pouces et pesant pas moins de 22 tonnes. Le buste de La Violette, en proue, fait 23 pouces de hauteur tandis que les deux bas-reliefs font 6 pieds de longueur par 3 pieds 2 pouces de hauteur. L'un illustre la construction de la première habitation sur le Platon, l'autre, le texte de la première page de l'énigmatique *Catalogue des Trépassés* qui introduit Monsieur de La Violette dans l'Histoire³¹. On peut y lire : « Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle France ayant ordonné qu'on dressast une habitaⁿ en ce lieu nommé les Trois-Rivières Monsieur de Champlain qui commandait, en ce pais y envoya de Kebec une barque sous la conduite de Monsieur de la Violette lequel mit pied a terre le quatrie de juillet de l'an 1634 avec quelque nombre de noz françois pour la plupart artisans. Et des lors on donna commencement a la maison & habita^{on} ou fort qui se voit en ce lieu. Le troisi^m de Septemb^c de la mesme année Le R^d Père Paul le jeune & le P Buteux Religieux de la Compagnie de Jesus partirent de Kebec dans une barque & arriverent icy le 8 du mesme mois po y assister nos françois po le statut de le^{rs} ames. Vers la fin de décembre de la mesme année le mal de terre sestant jete parmy nos françois en emporta quelques uns qui ont donné commencement aux Chrestiens deffunctz en ce pais »³².

³¹ « Le monument Laviolette à Trois-Rivières », *Le Soleil*, 6 juin 1934, p. 3.

³² Texte tel qu'inscrit sur le monument.



Projet de monument
« Laviolette ». Ernest L.-
Denoncourt, 4 février 1934.

Archives du Séminaire de
Trois-Rivières, FN-0561-2-22.

Le bas-relief, qui met en scène l'érection d'une palissade, dépeint un La Violette, mains sur les hanches, torse bombé, auprès de Jean Nicolet, du père Jacques Buteux « et de trois autres gentilshommes ainsi que trois sauvages »³³. Ces autochtones sont agenouillés, aux pieds des Français qui portent leurs regards au loin, absorbés par la solennité du moment sans véritable interaction avec leur environnement. Cette représentation reflète bien la mentalité de l'époque : les fêtes du tricentenaire sont une occasion pour les Trifluviens d'exprimer leur patriotisme et de rendre hommage à leurs prédécesseurs français et catholiques³⁴. On véhicule en quelque sorte une image exotique, pittoresque ou folklorisée des Premières Nations, soumises à la civilisation européenne, triomphante et civilisatrice.³⁵

³³ « Le monument de Laviolette », *Le Nouvelliste*, 11 juillet 1934, p. 3.

³⁴ « La Mauricie fête ses héros. Trois siècles de gloire », *Le Devoir*, 16 juillet 1934, p. 3.

³⁵ Une version réduite de ce bas-relief est reproduite dans celui installé sur la porte Pacifique-Duplessis, dessiné par Jean-Jacques Cuvelier et sculpté par Télémaire Auger en 1938.

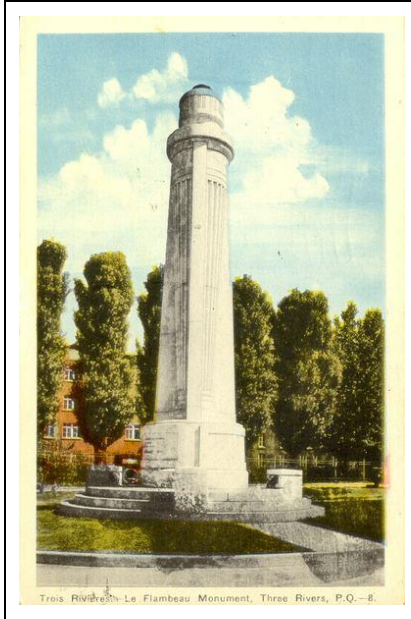


Bas-relief du monument à La Violette. Photo Yannick Gendron, 2021.

Les plus récentes recherches proposent une situation fort différente. D'abord, les communautés autochtones fréquentent le lieu nommé les Trois-Rivières bien avant l'arrivée des Français. Il s'agit d'un lieu stratégique pour la traite entre nations et d'un endroit idéal pour y établir un campement compte tenu des ressources alimentaires à proximité (gibier, poisson, petits fruits, etc.). Rappelons que c'est à l'invitation du chef montagnais Capitanal que Champlain prend la décision de s'installer à Trois-Rivières. Sans l'apport des communautés autochtones durant les premières années de son implantation jamais les Français n'auraient pu se maintenir à l'embouchure du Saint-Maurice. Non seulement le commerce créait un va et vient des groupes alliés permettant de tenir les Iroquois à bonne distance mais les transferts de connaissance ont permis aux Européens d'adapter la vie domestique aux réalités territoriales et climatiques. Le bas-relief du monument à La Violette entretient le discours de l'époque sur le prêtre et le « sauvage ». Le contexte commémoratif enjolive la rencontre entre les Autochtones et les Français, en misant sur la présumée supériorité de ces derniers. Elle est ici réduite à la soumission des uns par rapport aux autres et magnifie l'arrivée de la civilisation française et catholique dans un monde profane.

En coulisse, l'idée de monument symbolique d'Albert Tessier, pour célébrer les Trifluviens depuis 300 ans, chemine auprès de la jeunesse. Un groupe de jeunes, hommes et femmes, dont plusieurs issues du Cercle des Ursulines, font la promotion de l'érection du Flambeau qui est partiellement financé grâce aux contributions populaires. Un soutien financier inattendu rend dorénavant le projet réalisable. Le député fédéral de Trois-Rivières-Saint-Maurice, Charles Bourgeois, annonce une contribution de 7 000 \$ du gouvernement fédéral pour son érection, l'équivalent de 138 000 \$ en dollars actuels, et ce, en pleine crise économique. Il est sans doute motivé par sa fille, Marguerite Bourgeois, très impliquée dans le dossier de financement et de

réalisation du Flambeau. Le comité des fêtes n'est pas en reste : dans le même souffle, le député annonce une aide financière de 23 000 \$ pour les activités associées à l'événement³⁶.



Monument du Flambeau sur la place Pierre-Boucher, vers 1940.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Collection Magella Bureau, P547A1SS1SSS1D697P315R.

Ce Flambeau remplit parfaitement le rôle proposé par l'abbé Tessier. D'ailleurs, il mobilise 15 000 citoyens le jour même du 300^e anniversaire de Trois-Rivières, le 4 juillet 1934; ils assistent à la pose de la première pierre du Flambeau « qui incarnera à travers les siècles son admiration et son fidèle souvenir à l'égard de tous les vaillants pionniers, explorateurs, missionnaires, qui furent les premiers artisans des débuts difficiles de sa ville et à l'égard de tous ceux qui dans la suite ont consacré le meilleur de leurs énergies pour en faire la cité florissante qu'elle est aujourd'hui »³⁷. L'œuvre de granit et de bronze conçue par Georges-Étienne Paulet (1910-1973)³⁸, étudiant à l'École des Beaux-Arts de Montréal, à l'instar de Jean-Jacques Cuvelier, est réalisée sous la supervision de l'architecte Jules Caron (1886-1942) et demeure en chantier encore quelques temps. Fait amusant, l'architecte nicolétain J. David Deshaies revendique tardivement la paternité du concept du Flambeau. Dans une entrevue

³⁶ « M. Charles Bourgeois obtient \$30,000 pour le tricentenaire », *Le Nouvelliste*, 22 juin 1934, p. 2.

³⁷ « Un véritable triomphe pour la pose de la première pierre du Flambeau, hier soir », *Le Bien public*, 5 juillet 1934, p. 1.

³⁸ Georges-Étienne Paulet est né à Montréal en 1910. Il fait ses études d'architecture à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Sa pratique s'étend entre 1937 et 1970, essentiellement dans le secteur public, à tous les paliers de gouvernement. Il fait surtout carrière au service de la Ville de Montréal. Il meurt à Montréal le 13 août 1973 à l'âge de 63 ans.

accordée dans *Le Nouvelliste* du 10 janvier 1987, il revient sur ce jour où l'architecte Jules Caron demande « en classe de faire une esquisse » pour un monument à Trois-Rivières. Paulet se serait tardivement présenté en cours cette journée-là et aurait demandé à son collègue Deshaies de lui fournir une esquisse qu'il n'utilisait pas, pour lui-même la travailler et la soumettre pour le concours. Selon l'architecte Deshaies, c'est ce projet qui a été sélectionné et qui est devenu l'emblématique Flambeau³⁹.



Installation du monument de La Violette par l'entrepreneur Laurent Paquin, 10 juillet 1934.

Centre interuniversitaire d'études québécoises, collection René-Hardy, fonds Ernest L.-Denoncourt, série Architecture, dossier diver, DENO_DIVERS_022.

De son côté, le monument à La Violette commence à prendre forme moins d'une semaine plus tard. Le 10 juillet, l'entrepreneur Laurent Paquin installe l'énorme monolithe en granit de Stanstead de 29 tonnes sur son piédestal dans le parc du Platon⁴⁰. Néanmoins, le dévoilement du monument n'est prévu que dans cinq jours. La veille, le 14 juillet, des citoyens costumés jouent l'épisode de fondation, tel qu'on l'aborde alors dans les livres d'histoire : « Au moment où le soleil commença à décliner sur le fleuve, une flotille portant le fondateur de Trois-Rivières et les personnages qui l'accompagnaient le 4 juillet 1634 ainsi qu'un groupe d'Indiens s'arrêta devant les quais et les voyageurs mirent pied à terre. Une scène historique émouvante fut reconstituée selon les données de l'histoire »⁴¹. Les journalistes sont convaincus d'assister à une reconstitution historique rigoureuse : il s'agit plutôt d'une vision

³⁹ « Une de ses esquisses est à l'origine des plans du Flambeau de Trois-Rivières », *Le Nouvelliste*, 10 janvier 1987, p. 27a.

⁴⁰ « Le monument de Laviolette », *Le Nouvelliste*, 11 juillet 1934, p. 3.

⁴¹ « Les cérémonies se déroulent devant des foules immenses », *Le Nouvelliste*, 16 juillet 1934, p. 1.

hagiographique nourrie par l'historiographie du moment. La scène est reproduite en rappel le lendemain, le 15 juillet, jour du dévoilement du monument à La Violette.

Ce jour-là, après l'arrivée de La Violette, un cortège remonte les quais, emprunte la rue du Platon (le prolongement de la rue des Forges, entre Notre-Dame et la Terrasse Turcotte) puis passe par la rue du Château (actuelle rue des Casernes) pour se rendre au parc du Platon. Cinq cents jeunes filles costumées à l'ancienne et un contingent de miliciens en uniforme d'avant-guerre défilent sous les blasons et les drapeaux de l'ancienne France. Des notables se sont déplacés des quatre coins de la Mauricie pour l'événement. Une foule importante se masse sur la place Pierre-Boucher, pour assister au dévoilement en présence d'un invité d'honneur : le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, Ésiouff-Léon Patenaude (1875-1963). Le dévoilement se fait au son du *Ô Canada*. Après ce cérémonial, un groupe de jeunes filles costumées viennent déposer des gerbes de fleur au pied du monument pendant qu'au même moment, des avions déversent des roses sur la foule⁴². Apothéose? Union spirituelle et temporelle? Comment interpréter ces derniers gestes, uniques dans l'histoire trifluvienne? En 1934, outre les avions, seule l'expression divine se manifeste depuis les cieux... Puis, les discours s'enchaînent.

La plupart des orateurs se limitent à louer la population trifluvienne et la vaillance de leurs ancêtres depuis 300 ans, en ne s'aventurant pas au-delà de la période de contact. On donne successivement la parole au lieutenant-gouverneur, au président du Comité du Tricentenaire, Me Louis-D. Durand, à l'honorable Maurice Dupré, député fédéral de Québec-Ouest et solliciteur général du Canada, à Charles Ogden, représentant de la population anglophone trifluvienne et au député fédéral de Trois-Rivières-Saint-Maurice, Charles Bourgeois⁴³.

La population peut enfin apprécier le monument au fondateur. D'abord le buste de La Violette, qui ressemble à s'y méprendre au visage de Lambert Closse sur le monument montréalais à Maisonneuve⁴⁴, puis le bas-relief qui fige dans le temps l'épisode de la construction de la première palissade.

⁴² « Les cérémonies se déroulent devant des foules immenses », *Le Nouvelliste*, 16 juillet 1934, p. 1.

⁴³ « Trois-Rivières célèbre magnifiquement son III^e centenaire », *Le Soleil*, 16 juillet 1934, p. 8.

⁴⁴ On doit cette observation pour la première fois à Armour Landry qui fait le rapprochement entre le Lambert Closse de Louis-Philippe Hébert (1895) et le La Violette de Jean-Jacques Cuvelier (1934). « L'œil du photographe voit tout », *Le Bien public*, 10 octobre 1975, p. 1.

	
<p>Lambert Closse sur le monument à Maisonneuve. Sculpture de Louis-Philippe Hébert, 1895. Photo Yannick Gendron.</p>	<p>Buste de La Violette par Jean-Jacques Cuvelier, 1934. Photo Yannick Gendron.</p>
<p>Entre le Lambert Closse du monument à Maisonneuve (1895) et le buste de La Violette, cocréation des Cuveliers, la ressemblance est frappante.</p>	

À quelques pas de là, au centre de la place Pierre-Boucher, le Flambeau est à son tour inauguré le 12 août. Le cérémonial est un savant mélange de patriotisme et de religion en présence d'une foule massée autour du monument. En effet, Mgr F.-X. Cloutier se fraie un chemin jusqu'au Flambeau grâce à une haie de militaires lui traçant une « large voie »⁴⁵ pour procéder à sa bénédiction solennelle. Ce qui distingue ce dévoilement par rapport à celui du monument à La Violette en juillet, c'est la participation des femmes et des civils. Le journaliste Armour Landry raconte les difficultés rencontrées lors de l'allumage par Lucille Godin, présidente du Comité du Flambeau, alors que le monument refuse de s'enflammer, malgré une chorégraphie synchrone entre l'allumeuse et le technicien de la *City Gaz*. Au bout de quelques essais, le Flambeau finit par s'embraser. À l'exception du maire Georges-Henri Robichon, la parole est aux citoyens. Marguerite Bourgeois, fille du député Charles Bourgeois, parlant au nom de la jeunesse trifluvienne, évoque les ancêtres qui « nous ont communiqué la flamme

⁴⁵ R. Tourangeau, *op. cit.*, p. 26.

ardente de leur idéalisme »⁴⁶. Les interlocuteurs changent – en comparaison avec le dévoilement précédent – mais les discours reprennent les mêmes grands thèmes propices aux commémorations : la glorification du passé et la transmission des valeurs chrétiennes.

Rémi Tourangeau, qui a consacré un ouvrage au tricentenaire, voit dans le narratif des festivités de 1934, une « recherche de l'idéal moral par l'histoire ». Il va plus loin : les instigateurs des fêtes souhaitent « maintenir la population à l'ombre de l'histoire et du mythe pour mieux l'initier aux règles de vie proposées par les événements passés, aux modèles psychologiques et moraux suggérés par les héros et aux codes de mœurs en vigueur chez les ancêtres »⁴⁷. C'est le propre de la commémoration : la magnification du passé à des fins de contrôle. Dans le contexte des fêtes, on entretient une version alternative de l'histoire, débarrassée du corset de l'authenticité. Est-ce consciemment formulé? On peut l'envisager. Le président du comité du tricentenaire l'exprime clairement le soir de l'inauguration du Flambeau : « Croyant que fêter c'est mettre en branle les "puissances affectives de la foule", il déclare qu "il fallait y distribuer de l'ordre, un ordre qui fit passer les choses essentielles à leur place, la première, et les autres en leur rang, le second" »⁴⁸. Doit-on y lire la préséance des récits glorieux de nos héros au détriment du devoir d'histoire? Bien que la population ne soit pas dénuée de sens critique, elle est exposée à une version alternative de l'histoire qui ne s'encombre pas de la vérité ou de la réalité.

Les retombées

Si l'empreinte des Cuvelier à Trois-Rivières est encore bien visible grâce à leurs contributions en œuvres d'art publiques, que reste-t-il d'autre de leur passage? Le coconcepteur du monument à La Violette, Léonce Cuvelier s'installe à Trois-Rivières en 1934. En octobre, l'artiste ouvre un studio d'enseignement des arts, d'abord situé au 1211, avenue Laviolette. On y enseigne « le dessin d'après nature, croquis, aquarelle, peinture à l'huile, décoration ». Il faut bien le dire, ce Cuvelier, endimanché par son parler de la Vieille France, dégage une aura qui en séduit plus d'un.

En 1935, le Studio Cuvelier se situe au 633, rue Sainte-Julie. Il y enseigne la peinture et déniche même quelques talents locaux, dont Léo Arbour (1912-2003), le peintre devenu sculpteur. Cuvelier initie ses concitoyens à l'art en proposant des expositions

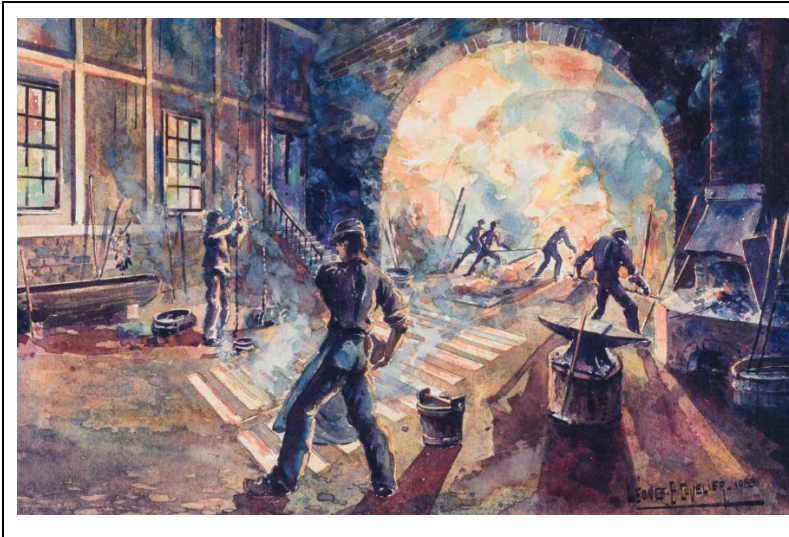
⁴⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 33.

de ses œuvres, mais également de celles de ses étudiants, dans son studio, au Séminaire de Trois-Rivières⁴⁹, au magasin C.W. Lindsay⁵⁰, ou au Syndicat d'initiative⁵¹.

Le peintre, qui a rencontré Ernest Gros (1859-date inconnue) lors de ses séjours à New York, un collaborateur de l'artiste français Paul Philippoteaux qui a réalisé le cyclorama de Sainte-Anne-de-Beaupré, caresse un rêve similaire pour sa région d'adoption. En effet, il voudrait faire vivre l'expérience des Forges dans un « cyclorama » semblable au célèbre lieu de pèlerinage, un projet sans suite concrète⁵².



Les Forges du Saint-Maurice, vers 1935. Œuvre de Léonce Cuvelier.

Musée des Beaux-Arts du Québec.

Cuvelier est particulièrement séduit par la richesse du patrimoine trifluvien. En 1935 et 1936, il réalise un bon nombre d'aquarelles ayant comme sujet les immeubles et les monuments historiques locaux. On les retrouve aujourd'hui dans les collections du Musée des beaux-arts du Québec et de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Par ailleurs, l'artiste ne perd pas foi en ses concitoyens et désire éveiller leur sensibilité artistique, surtout chez les plus jeunes. En 1935, il constate que le Trifluvien moyen n'est pas habitué à l'appréciation de l'art. « Il est très rare au contraire qu'il soit ému devant une belle statue, un beau tableau, une belle estampe. On ne lui a pas encore appris à voir, n'est-ce pas une clarté mystérieuse qui transporte immédiatement l'esprit

⁴⁹ « Une lettre de M. Cuvelier. Les aptitudes marquantes aux beaux-arts chez la jeunesse trifluvienne », *Le Nouvelliste*, 10 octobre 1935, p. 3.

⁵⁰ « L'exposition des travaux des élèves de M. Léonce Cuvelier s'ouvrira demain chez Lindsay », *Le Nouvelliste*, 18 avril 1935, p. 3.

⁵¹ « Une exposition des dernières œuvres de M. L. Cuvelier organisée sous les auspices de la Société Le Flambeau », *Le Nouvelliste*, 7 novembre 1935.

⁵² « Trois-Rivières a été pour le peintre Cuvelier et son fils un sujet d'inspiration », *La Presse*, 11 janvier 1936.

loin de la réalité »⁵³. Se lasse-t-il, en 1936, du manque d'intérêt des Trifluviens pour les arts? Annoncerait-il son départ de la cité ou en laisserait-il courir la rumeur? Toujours est-il que les journaux s'emparent du sujet.

Le Bien public et le *St. Maurice Valley Chronicle* unissent leur voix pour garder l'artiste en Mauricie comme enseignant en art : cela serait bénéfique pour la « jeunesse ». Non seulement est-il compétent, mais il aurait « compris l'âme de la région »⁵⁴. Il faut dire que l'artiste attire régulièrement l'attention des médias dans des lettres ouvertes publiées *in extenso* dans lesquelles il salue le sens artistique de la jeunesse trifluvienne doté d'un talent brute qu'il faut raffiner⁵⁵. D'ailleurs, il offre directement et publiquement ses services pour enseigner le dessin dans les écoles de la Commission scolaire « comme cela se pratique à Québec, Montréal et dans les écoles supérieures et américaines »⁵⁶. En 1936, c'est au tour de *l'Écho du St-Maurice* d'appuyer la démarche trifluvienne pour conserver Léonce Cuvelier dans une « position officielle ». Par contre, on le voit plutôt dans un rôle d'illustrateur d'affiches touristiques. « Les Anglais comprennent ça à Trois-Rivières. Ils poussent pour qu'on garde l'auteur du Vieux Moulin dans une position où il gagnera son sel, on peut en être certain, mais son talent pourra être mis à contribution dans tant d'autres domaines », signe l'éditorialiste du *Bien Public*, Elzéar Dallaire⁵⁷. Les gens d'affaire le prendront sans doute aux mots car on constate que l'artiste est impliqué dans des projets aussi diverses que... la décoration du salon mortuaire Rousseau et Frères : « il a su mettre dans ses décors et ses tableaux, raconte le *Bien public*, les tons discrets et familiers qui s'imposent à un salon de ce genre »⁵⁸. Celui qui aurait débusqué le talentueux peintre montréalais joint sa voix à ceux qui veulent le garder en Mauricie; le président du comité tricentenaire, Louis D. Durand, affirme publiquement qu'il souhaiterait son embauche comme enseignant en dessin dans les écoles de la Commission scolaire. D'ailleurs, le président de la commission scolaire, le notaire J.-A. Trudel, déclare : « qu'il était de l'intérêt de Trois-Rivières et de la jeunesse trifluvienne de garder ici M. Léonce Cuvelier aux fins d'utiliser ses talents et ses connaissances »⁵⁹. Malgré toute cette reconnaissance et le

⁵³ « Une lettre de M. Cuvelier. Les aptitudes marquantes aux beaux-arts chez la jeunesse trifluvienne », *Le Bien public*, 10 octobre 1935, p. 13.

⁵⁴ « La parole est aux autorités », *Le Bien public*, 12 septembre 1935, p. 1.

⁵⁵ « Une lettre de M. Cuvelier. Les aptitudes marquantes aux beaux-arts chez la jeunesse trifluvienne », *Le Nouvelliste*, 10 octobre 1935, p. 3.

⁵⁶ « Une école de dessin ouverte par M. Cuvelier », *Le Nouvelliste*, 25 octobre 1935, p. 10.

⁵⁷ « Allons de l'avant! (De L'Écho du St-Maurice) », *Le Bien public*, 27 février 1936, p. 14.

⁵⁸ « Une grande maison d'affaires qui a conquis la confiance du public trifluvien », *Le Bien public*, 9 juillet 1936, p. 13.

⁵⁹ « Nous reprenons le travail... », *Le Bien public*, 9 janvier 1936, p. 3.

mouvement de mobilisation régionale, ils ne peuvent offrir de position officielle à l'éminent peintre.

Si quelques observateurs sensibles au développement des arts saluent le rayonnement de l'artiste et déplorent le manque d'entrain des Trifluviens⁶⁰, les projets de l'artiste semblent avoir un écho limité auprès des édiles. D'ailleurs, le futur maire de Trois-Rivières, Atchez Pitt, ridiculise le monument à La Violette : « M. Pitt le compare à une voiture à laquelle on pourrait atteler les chevaux »⁶¹. L'autre candidat à la mairie en 1937, nul autre que Louis D. Durand, se jette à la défense du monument. La noble description qu'il en fait laisse toutefois pantois : il évacue complètement les sujets autochtones alors qu'ils sont pourtant au premier plan du bas-relief. « D'un côté il comporte un bas-relief représentant M. de Laviolette, le fondateur de Trois-Rivières, des colons, des soldats, des pères jésuites »⁶². Néanmoins, l'artiste persiste et souhaite bien laisser sa trace en Mauricie. En 1938, Léonce Cuvelier propose d'installer une statue du père Jacques Buteux, à flanc de montagne à Shawinigan. On attribue alors aux Autochtones la mort du célèbre jésuite qui aurait été jeté dans les eaux tumultueuses du Saint-Maurice le 10 mai 1652 tout près de Shawinigan. Toutefois, la statue, qui se voulait d'aspect théâtral, ne verra jamais le jour⁶³. Léonce Cuvelier sera plutôt invité, par les employés de la Maison J.-L. Fortin, à réaliser un buste du propriétaire pour son 50^e anniversaire de mariage : l'œuvre est alors exposée dans le magasin à la vue des visiteurs⁶⁴.

Compétent, reconnu, estimé, louangé, qu'est-ce qui a bien pu tenir l'artiste à l'écart de ses aspirations en cette époque de patronage? En 1976, un article du *Bien public* lève le voile sur le caractère bien trempé de l'artiste : « Ceux qui ont vécu l'époque du troisième centenaire de Trois-Rivières se souviennent certainement de ce vieil artiste qu'était Léonce Cuvelier, déniché on ne sait où par le président du Comité, Me Louis-D. Durand, et qui a vécu chez nous au cours de toute cette vibrante période. Artiste tout d'une pièce, ombrageux, toujours mécontent de lui-même et des autres. Un caractère 'impossible', comme on disait, mais quel artiste plein de ressources et de talents! Il a laissé malheureusement trop peu d'œuvres pour perpétuer sa mémoire.

⁶⁰ Léo Arbour et Léonce Cuvelier ont présenté une exposition commune au Palais Montcalm de Québec le 7 juillet 1937 : « Québec 1934-1937 – Musée Cuvelier ». « S'il est permis d'émettre un vœu, nous souhaitons que les Trifluviens aient l'opportunité de voir le Musée Cuvelier dans leur ville même. Déplorons aussi en passant que Trois-Rivières n'ait pas trouvé moyen de s'intéresser la première à cette œuvre d'Art d'un prix inestimable. Pourquoi faut-il toujours que nos artistes et nos écrivains soient obligés de sortir de leur ville pour être appréciés? » (« Une exposition Cuvelier – Arbour, à Québec », *Le Bien public*, 8 juillet 1937, p. 1)

⁶¹ « M. Durand va riposter à M. Pitt à la salle Notre-Dame », *Le Nouvelliste*, 13 septembre 1937, p. 3.

⁶² « Le premier souci de M. Pitt c'est de diffamer T.-Rivières », *Le Bien public*, 16 septembre 1937, p. 3.

⁶³ « Esquisse d'un monument au père Buteux », *Le Bien public*, 5 janvier 1938, p. 1.

⁶⁴ « Les cinquante ans de mariage de M. et Mme. J.-L. Fortin », *Le Bien public*, 9 juin 1938, p. 10.

Mais il a fourni tout son cœur et son enthousiasme au service des Trifluviens au cours de cette époque »⁶⁵. Tout comme le monument de La Violette, l'artiste sombre peu à peu dans l'oubli, sinon dans une certaine forme d'indifférence⁶⁶.



En 1938, le Studio Cuvelier a pignon est situé au 864, rue du Haut-Boc.

Photo de Yannick Gendron.

À l'instar de son père, Jean-Jacques Cuvelier semble s'être installé à Trois-Rivières pour un moment après le tricentenaire. Cuvelier père renonce-t-il, en 1938, aux espoirs artistiques qu'il fonde dans ses concitoyens? Toujours est-il que Cuvelier, fils, ouvre son propre studio au 864, rue du Haut-Boc⁶⁷. Une publicité parue dans *Le Bien public* en 1938 nous présente « Le Studio d'Art Jean-Jacques Cuvelier » où l'on peut apprendre la peinture, le dessin et la sculpture grâce à des « Leçons données régulièrement à des taux raisonnables »⁶⁸. Il s'adonne aussi au décor de théâtre, à la peinture sur toile, à la gouache sur papier, à l'illustration de manuels scolaires et, fait moins connu, à la bande dessinée sous forme de feuilleton dans les journaux catholiques durant les années 1930 et 1940. Il illustre, notamment, les textes d'Alfred-David Emery (1873-1932), curé de Pincourt, dans une série au titre évocateur, « Son chemin de Damas », paru dans *Le Devoir*, *L'Action catholique*, *Le Nouvelliste* ou *Ma Gaspésie*. En 1944, il signe les textes et les dessins de « Les belles faveurs de Notre-Dame-du-Cap ». Avec ces feuilletons dessinés, Jean-Jacques Cuvelier devient un

⁶⁵ « Artiste et artisan », *Le Bien public*, 19 mars 1976, p. 6.

⁶⁶ « Trois-Rivières célèbre aujourd'hui le 304^{ième} anniversaire de sa fondation », *Le Nouvelliste*, 4 juillet 1938, p. 3.

⁶⁷ « M. J. J. Cuvelier ouvre un studio », *Le Bien public*, 18 novembre 1937, p. 9.

⁶⁸ *Le Bien public*, 20 janvier 1938, p. 9.

pionnier du genre au Québec. Fait amusant, son père, Léonce, qui s'est d'abord fait un nom comme décorateur de théâtre à Montréal est chargé de mettre en décor la pièce tirée du roman de Laure Conan « L'oublié »⁶⁹ en 1921. Or, son fils Jean-Jacques adapte à son tour le roman en bande-dessinée en 1937⁷⁰. Parallèlement, il poursuit sa carrière dans la réalisation d'œuvres d'art public, des commandes pour l'essentiel. On lui doit aussi les dessins des bas-reliefs de la porte Pacifique-Duplessis, œuvre de l'architecte Jules Caron (1886-1942) en 1938. Après cette date, on n'évoque pratiquement plus la présence des Cuvelier dans la région.

Installé à Québec depuis quelques années déjà, Jean-Jacques Cuvelier renoue avec Trois-Rivières lorsqu'en décembre 1959, *L'Action catholique* présente l'un des quatre projets du sculpteur pour rendre hommage au plus illustre politicien trifluvien, Maurice Duplessis, décédé le 7 septembre de la même année⁷¹. Le dévoilement du monument trifluvien commandité par la *Société des amis de Maurice L. Duplessis*, en présence des autorités ecclésiastiques et des édiles municipales, n'a lieu que cinq ans plus tard, le 6 septembre 1964, en bordure de rue, sur le terrain du Manoir Boucher-De Niverville, rue Bonaventure. La statue de plein pied est l'œuvre du sculpteur et le piédestal de l'architecte Pierre Rinfret (1907-1967) de Québec.

	<p>Annonce du Studio d'art de Jean-Jacques Cuvelier.</p> <p><i>Le Bien public</i>, 20 janvier 1938.</p>
--	---

⁶⁹ Œuvre de l'auteure Félicité Angers (1845-1924) sous le pseudonyme de Laure Conan publiée en 1900. Il s'agit d'un roman historique mettant en scène Lambert Closse et Elisabeth Moyen.

⁷⁰ « Au Monument national », *Le Matin*, 13 mars 1921 p. 5 et « L'oublié », *Le Bien public*, 15 mai 1937, p. 2.

⁷¹ « Projet du monument à l'hon. Duplessis », *L'Action catholique*, 3 décembre 1959, p. 20.

Pour les Cuvelier, l'expérience trifluvienne prend fin avec la Seconde Guerre mondiale. Un coup d'œil aux bottins d'adresse de Québec les situe dans la capitale nationale à partir du milieu des années 1940. Jean-Jacques cohabite avec son père, rue Cartier, à partir de 1952-1953. Ils ont représenté, pendant un temps, dans le milieu culturel trifluvien, une fenêtre ouverte sur les arts visuels, les rendant accessibles grâce à leur rôle de médiateur et d'animateur.

Conclusion

La commémoration de 1934 a suscité le débat autour de l'objet des fêtes (fondation ou 300 ans de développement) et sa monumentalisation (statue ou monument symbolique). Le phénomène commémoratif comporte un enjeu socio-politique et devient un « lieu d'expression des pouvoirs et tensions vécues au sein de la société »⁷². Or, le tricentenaire se situe en sortie de crise économique, mais aussi lors d'une période de passage marquée par une lente professionnalisation et laïcisation de l'histoire. L'opposition entre jeunesse progressiste et clergé conservateur, mémorial symbolique ou statue du « fondateur », témoignent d'un chevauchement intergénérationnel riche en affrontements intellectuels. À travers le débat sur le monument de La Violette, sa réalisation et celle du Flambeau, puis le séjour des Cuvelier à Trois-Rivières, on perçoit une société en transformation, divisée entre une rigueur toute catholique attachée à ses racines et le progressisme de la jeunesse en mouvement intéressée aux arts et à la culture⁷³. « Le pouvoir rassembleur ou diviseur de la mémoire et de ses manifestations, insiste l'historienne Dominique Malack, en fait un instrument privilégié de construction identitaire »⁷⁴. Le tricentenaire en a été le théâtre privilégié.

Le monument à La Violette n'entretient pas de ferveur particulière chez les Trifluyens. Le mystère entourant le personnage nuit certainement à la popularité de l'oeuvre : pour plusieurs, il s'agit que de l'homme de Champlain, et c'est ce dernier qui devrait être considéré comme le véritable fondateur de Trois-Rivières⁷⁵. Peu à peu, il perd de son importance au profit du Flambeau, qui devient un emblème fort pour la ville. Il faut dire que l'entrée en guerre du Canada en 1939 crée une onde de choc jusque dans le milieu municipal et réoriente les priorités locales, peut-être même l'intérêt

⁷² D. Malack, *op. cit.*, p. 128.

⁷³ « Faire durer l'histoire en lui donnant un sens tel est le but en particulier des cérémonies patriotiques qui, en 1934, accentuent la conservation sociale en aidant les élites à se maintenir dans leur domination ». R. Tourangeau, *op. cit.*, p. 35.

⁷⁴ D. Malack, *op. cit.*, p. 128.

⁷⁵ Claire Roy, « Propos délibérés. Du pain et des jeux », *Le Nouvelliste*, 12 juillet 1971, p. 2.

momentané pour les arts et l'histoire locale, malgré les animateurs culturels qu'étaient devenus les Cuvelier. Cette désaffection, comment aurait-il pu en être autrement? Les bustes des Cuveliers, Laviolette, Lavérendrye et Sulte fuient Trois-Rivières du regard tourné vers l'immensité du Saint-Laurent, alors que la flamme bien présente du Flambeau recueille l'attention comme une promesse de meilleurs lendemains.

L'après-guerre est une époque foisonnante pour les arts et la culture. Les arts visuels et la musique se font graduellement une place dans le cursus scolaire et les artistes trifluviens commencent à rayonner hors des murs de la cité. Dans les années 1960, les festivités annuelles entourant l'anniversaire de la ville se font davantage autour du Flambeau⁷⁶. Il deviendra même l'unique emblème de la ville au centre du slogan et de la signature visuelle « Trois-Rivières, ville d'histoire et de culture » en 1997. Le monument à La Violette n'est plus qu'une toile de fonds pour les représentations militaires. Il ne fait l'actualité que lorsqu'il a besoin de réparations⁷⁷.

Entre le monument à La Violette et le Flambeau, on ne compte que quelques pas. Depuis 80 ans, le « fondateur » fait dos à la flamme vacillante et intermittente du Flambeau. Le temps qui passe ne les a pas rapprochés, tel un fossé qui rappelle sans cesse l'écart entre les générations : les uns qui portent un regard rassurant et bienveillant sur le passé et les autres guidés par la flamme allumée par leurs aïeux. Entre ces deux socles, sur le lieu même où les peuples se sont jadis rencontrés, le relais a toujours du mal à passer.

Yannick GENDRON

Trois-Rivières, 18 avril 2023

⁷⁶ « En potinant », *Le Bien public*, 28 juin 1963, p. 1.

⁷⁷ « On remettra à neuf les monuments de Laviolette et de La Vérendrye », *Le Nouvelliste*, 10 juin 1955, p. 3; « Avec certains travaux d'amélioration. Trois-Rivières se refait une beauté », *Le Nouvelliste*, 30 juin 1983, p. 6.